

Pierre–Olivier Fineltin – [Les 24 heures d'Adrien](#)

Manifeste pour la Webature

Oui, il existe une forme d'oeuvre textuelle de fiction propre au web.
Oui, cette forme possède une structure différente du roman en livre.
Oui, cette forme est vécue différemment par le lecteur.
Oui, l'élément fondamental est le lien hypertexte.

J'appelle cette forme webature.

Il s'agit d'un texte de fiction utilisant une structure en liens hypertexte.

La forme d'expression la plus courante sur le World Wide Web est le site multimédia. Cependant le site multimédia nécessite, pour produire une oeuvre de fiction, un minimum de compétences techniques en informatique ou en graphisme voire en musique. La webature n'est pas un site multimédia : son seul médium est le texte !

Le ressort principal du texte "livresque" est la page qui se tourne.

Celle–ci structure les caractéristiques du roman classique.

– Les épisodes s'enchaînent plus ou moins logiquement jusqu'à la fin en fonction des volontés et des capacités de l'auteur.

– La fin correspond à la dernière page même si la situation survit encore un peu dans l'esprit du lecteur ou se poursuit dans un autre roman.

– Le lecteur ne rate jamais un épisode. L'auteur le conduit du début jusqu'à la fin. Le seul choix du lecteur est entre l'esclavage ou la fuite. Mais c'est cet esclavage qui est apprécié ! Un bon auteur est précisément celui qui nous fait avaler d'énormes couleuvres foncières par le chas d'un aiguille formelle !

La structure en lien brise l'enchaînement des épisodes, il n'y a plus de dernière page, le lecteur peut choisir d'ignorer un lien.

L'enchaînement des épisodes est brisé car le lien intervient n'importe où dans la page HTML fait hésiter le lecteur. Doit–il continuer la page ou bien suivre le lien ?

En littérature classique, les ellipses et les analepses existent mais leur mise en place et leur révélation sont des procédés soigneusement calculés par l'auteur. En webature, à chaque fois que survient un lien, le lecteur peut ou non se créer son ellipse. En outre, il ne sait même pas s'il rate ou non un épisode fondamental !

Il n'y a plus de dernière page car il n'y a pas de parcours de lecture. Si le texte possède suffisamment de liens vers d'autres textes avec des liens, il n'est pas impossible que la toile ainsi tissée soit infinie. La lecture, affranchie du support, ne s'arrête donc qu'à l'épuisement du lecteur.

En choisissant d'ignorer un lien, le lecteur n'est plus l'esclave de l'auteur mais devient acteur de sa liberté. Il parcourt son propre chemin de lecture. Bien sûr, il peut se perdre, mais aussi aller là où il n'aurait jamais cru qu'il irait !

Quelle valeur attribuer à un lien ?

Lorsqu'on tourne la page d'un livre, il y a une progression. Celle–ci peut être

chronologique ou dans le récit. La progression peut être aussi celle de l'expérience du lecteur. On est influencé en lisant une page par les pages précédemment lues. Même les poèmes ou les nouvelles d'un recueil sont classés pour que le lecteur vive une progression. En webature, l'auteur ne peut pas compter sur l'expérience du lecteur. En effet, l'auteur ne sait jamais ce que son lecteur a lu ou non du texte au moment où il lit une page donnée...

La page qui tourne nous pose la question : "qu'y a-t-il après ?" Le lien ne nous emmène pas forcément vers un après. En effet, l'après peut être soit plus loin dans la page HTML, soit au bout d'un autre lien. Et le lecteur n'en sait rien !

Le lien peut servir d'explication sur un mot : une définition, un commentaire, le retour d'un souvenir. Cette explication est-elle celle de l'auteur ou du personnage ?

Récit de la conception

Expérience de conception des [24 heures d'Adrien](#) – Pierre–Olivier Fineltin ([Note 1](#))

La conception et la rédaction des 24h d'Adrien se sont articulées en plusieurs phases. D'abord, j'ai lu de nombreux textes mis en ligne et ai réfléchi à leurs qualités et à leurs défauts. Les grandes lignes furent conçues à la suite. Enfin la rédaction posa de nouvelles questions.

A la conception des 24h d'Adrien, il y eut un constat. Après avoir regardé de nombreux textes en ligne, j'estimai que le web était mal utilisé par la littérature de fiction. Deux systèmes qui me déplaisaient tout autant me semblaient prédominer.

Dans le premier système, quelques liens sur une page menaient à des éléments narratifs. Le problème était qu'en lisant la page liée, on perdait le rythme de la page de départ. A contrario, en ne lisant pas la page liée, on perdait des éléments narratifs nécessaires pour suivre le déroulement de l'histoire de la page de départ. J'étais désorienté et désintéressé. J'y retrouvai donc ce que j'appelle l'esclavage du lecteur : le lecteur suit la volonté de l'auteur. Même si cet esclavage est plutôt plaisant et s'il nous distrait de nos préoccupations, c'est, tout de même, un esclavage. Lorsque la volonté de l'auteur n'est pas claire, l'esclave se sent encore plus malheureux, abandonné. Il est inutile de mettre un lien pour le plaisir de mettre un lien. Sous le prétexte qu'existe une nouvelle technologie, son utilisation n'est ni forcément moderne ni forcément intéressante.

Le deuxième système travaillait plutôt sur l'interactivité. Soit chaque page était écrite par un auteur différent soit il s'agissait de futurs parallèles. L'auteur multiple est incohérent et dans le fond et dans la forme. Néanmoins, il peut exister une cohérence par la création d'un recueil. Il existe un ou deux sites très intéressants qui tournent autour d'un thème donné.

Les futurs parallèles donnent, parfois de jolis résultats mais, finalement, en suivant une histoire, on se retrouve dans un texte classique. Les embranchements sont simplement des livres qu'on a pas lu. Si à la fin du chapitre, on arrive à "continuation par untel ou truc", il est clair qu'on ne clique pas. L'embranchement n'est intéressant que si on sait quelle est la voie suivie par l'auteur : 1. Sue Ellen arrête de boire ou 2. Sue Ellen trompe JR.

Il est, je crois, très rare qu'on lise la totalité d'une histoire à futurs parallèles, simplement parce qu'à un moment, les personnages ne nous intéressent plus. Nous les avons retrouvés dans tellement de situations diverses que soit ils se stéréotypent, soit ils se diluent.

Après avoir lu tout cela, je m'aperçus également qu'il y avait une tendance des "internauteurs" à devenir des graphistes. Les images, les fonds, les animations, les polices variées s'avèrent souvent esthétiques, quelquefois elles se révèlent utiles pour l'appréhension du texte et, parfois, elles brouillent la lecture. Ma certitude s'affirma qu'un texte n'a pas besoin de tout cela pour exister, mais je ne détiens aucune vérité sur ce point.

En tant que lecteur, je souhaitais avoir la liberté de refuser un lien. Lorsqu'un lien apparaît dans une page, je peux l'accepter, partir vers d'autres pages et perdre la page de départ. Si je le refuse, je risque de rater un événement utile pour le déroulement de

l'histoire. Il faut donc qu'il soit clair entre l'auteur et son lecteur que le fait de refuser un lien n'influe pas sur la compréhension du déroulement de l'histoire. Ma conclusion a donc été qu'un lien n'est pas un élément narratif.

Si le lien ne conduit pas vers un élément de l'histoire, à quoi sert-il ? Une nouvelle observation des sites m'a permis de constater que les liens servent souvent d'appel de note ou d'explication. J'ai donc pensé que les liens devraient conduire vers des explications. Dans le contexte romanesque, un lien conduit vers un texte qui explique ce mot pour le personnage. Le lien hypertexte relie donc le texte au sous-texte ! Si le lecteur veut savoir ce que le mot évoque au personnage, il clique. S'il ne clique pas, il suit l'histoire ; ses évocations sont simplement moins riches. L'idée maîtresse des 24h d'Adrien était née.

La deuxième idée était de mélanger les formes littéraires. Certaines pages tendent vers la poésie, d'autres vers l'essai philosophique. Il y a des contes et rêves. Certaines pages reprennent des nouvelles que le personnage peut avoir lues et se souvenir dans la situation. J'ai décidé d'ériger l'hétéroclite comme règle de base des 24h d'Adrien. En effet, un peu avant que je n'écrive ce texte, un éditeur avait refusé mon recueil de nouvelles sous prétexte qu'il était trop hétéroclite en forme et en fond ! Le Web permettant de s'affranchir des éditeurs et ne rapportant rien, je me suis donc attaché à un concept non commercial ! Il existe même des liens vers des sites qui ne m'appartiennent pas : imaginez un livre s'ouvrant sur un autre livre !

Au départ, je pensais raconter 24h de la vie de 3 personnes, quart d'heure par quart d'heure. J'ai vite abandonné devant l'ampleur (et le peu d'intérêt) de la tâche ! En ne lisant qu'un moment précis de l'heure qui s'écoule, le lecteur est assez intelligent pour remplir les blancs. En outre, la structure en heure découpe le texte d'une manière déjà extrêmement forte, le quart ou la demi-heure auraient été insupportables.

Pour commencer, j'ai essayé d'écrire heure par heure avec les liens. Le premier texte écrit a été la page A2A, le rêve d'Adrien. Je l'ai rêvé, me suis réveillé et l'ai écrit. Une dizaine d'heures réelles plus loin, les 24h d'Adrien comprenaient 3h !

Pour continuer, j'ai écrit les "heures", c'est-à-dire le déroulement de la journée. Ce fut le moment le plus pénible : en effet, il fallait en dire assez mais pas trop, rester dans un style comparable, tenir les délais des personnages... Le meilleur moment fut l'étape suivante. Je prenais une page au hasard, lisais et écrivais selon mes associations d'idées. J'ai essayé d'alterner des moments drôles, poétiques ou émouvants. Je souhaitais que le lecteur ne puisse s'attendre aux pages liées, qu'il soit toujours surpris. La 7ème heure me semblait si belle que je n'osais lui mettre de lien de peur d'interrompre la lecture. Pour la 18ème, au contraire, je n'arrivais pas à trouver d'évocation ! Au fur et mesure de l'écriture du texte, je notais mes réflexions dans Le manifeste pour la Webature. J'avais l'impression de découvrir un nouveau monde ! 3 semaines plus tard, Les 24h d'Adrien étaient en ligne à l'adresse suivante <http://finelt1.citeweb.net/24h/sommaire.htm>.

D'après les statistiques que je reçois et mes observations, les lecteurs commencent par lire l'introduction puis la première page. Ensuite dès que le principe est compris, ils lisent en désordre sans manifester d'incompréhension. Ma grande joie est là : le texte est réellement perçu comme non linéaire. Les réactions qui me sont parvenues

sont très diverses. Certains préfèrent les anecdotes, d'autres les digressions. Certains trouvent l'histoire un peu longue, vivons-nous toujours à 100 à l'heure ?

Avec environ 30 lecteurs par semaine, Les 24h d'Adrien sont-elles un succès ? Je crois néanmoins que la longueur –il faut deux bonnes heures pour tout lire– et l'austérité délibérée de la maquette découragent un peu mes lecteurs potentiels ! J'ignore également si certains reviennent...

D'autres projets sont en cours... Chut !

[Manifeste pour la webature](#)

Note 1: Je vous remercie de me demander le récit de la conception des 24h d'Adrien. En effet, je considère "Le manifeste pour la webature" que j'ai mis sur le site comme un franchissement de ligne jaune. Carton rouge ! Ce n'est pas à moi, en tant que praticien du web littéraire de théoriser dessus. Etre juge et partie est contraire non seulement au droit français mais aussi au bon sens ! En revanche, en racontant mon expérience, j'espère servir la cause de la reconnaissance du web comme vecteur particulier de la littérature. J'ai eu tendance à être un peu prolix, j'espère que vous me pardonneriez.

Quelques considérations me retiennent néanmoins. D'une part, parler de son texte me semble laisser entendre qu'il ne se suffit pas à lui-même ou que le lecteur n'est pas assez malin pour comprendre. Je ne souscris pas à ces opinions. D'autre part, ce genre de "récit de la conception artistique" met à mal la modestie de l'auteur pour qui le texte est plus important que lui-même : on y raconte à "je", les pensées écrites acquièrent une sorte d'apparence de vérité transcendante...

Je ne veux pas vous donner les adresses des sites de mes collègues "internauteurs" parce que si je critique des principes ou des choix de conception cela ne signifie pas que le texte lui-même me déplaît.

Ayant posé ces observations, je me sens beaucoup plus libre pour écrire ce récit !